

ROLLAND AUTHIER

LES ENFANTS
DES DERNIERS
LABOUREURS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir le
jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522902

Dépôt légal : janvier 2026

On n'est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

George Sand

Note sur l'auteur

Rolland Authier est né le quinze décembre 1935 à Poullignac en Charente. Fils d'agriculteur, il a traversé le XXe siècle et grandi durant l'essor de la mondialisation. Directement concerné par l'exode rural, cet enfant de la campagne est parti à Rochefort réaliser son rêve : devenir technicien en mécanique avion. Ses études réalisées avec succès, il fut admis dans l'armée en ingénierie aéronautique. Entre les années 1954 et 1971, ce grand bricoleur mena une vie militaire qui le mena en Algérie, en Allemagne et dans plusieurs endroits de France. Cela ne l'empêcha pas de fonder un foyer puisqu'il se maria en 1958 avec Yvette Grunenwald, également née en 1935. Tous les deux s'établirent dans le nord-est, à Lay-Saint-Christophe, en Meurthe-et-Moselle, en 1969. Entre-temps, et malgré la guerre d'Algérie qui le sépara longtemps de sa femme, Rolland avait eu deux fils, Martial en 1961 et Régis en 1966. Sa retraite militaire prise en 1971, il travailla encore trois décennies à la brasserie de Champigneulles, non loin de Lay-Saint-Christophe, où il profite actuellement de sa retraite. Très proche de ses petits-enfants, il lui a toujours tenu à cœur de transmettre ses nombreuses passions ainsi que ses souvenirs. Lui-même estimait frustrant de ne pas pouvoir remonter très loin dans son arbre généalogique, puisqu'il est le premier de sa lignée à s'intéresser à l'écriture. Un peu avant sa quatre-vingtième année, en 2014, il se décida enfin à coucher sur le papier les souvenirs d'une époque pleine de changements majeurs ayant abouti au monde dont nous avons hérité.

Laboureur :

Le mot dérive du latin *labor*. Labourer signifie travailler, bien travailler, avec art et ingéniosité. Prendre le temps de bien faire les choses.

En France, encore de nos jours, des concours de labour avec bœufs, chevaux et tracteurs attirent les foules. Dans *Le laboureur et ses enfants* de Jean de La Fontaine, un laboureur exhortait ses enfants au labeur : « *Prenez de la peine...* »

C'était l'éloge d'une activité qui a nourri la France depuis toujours.

Le mot laboureur caractérise surtout le XVIIe siècle et sera remplacé progressivement par « cultivateur ». Aujourd'hui, les appellations de « Culs-terreux, bouseux et péquenauds » ont disparu (ou presque) du langage populaire.

Les récits et anecdotes que vous allez lire sont rigoureusement exacts. Rien n'a été exagéré. Ceci est le reflet d'une époque que nous avons vécue, qui a fait de nous ce que nous sommes, et dont nous n'avons pas à rougir, mais plutôt à être fiers.

Le grand défi

« Dis Papy ! Raconte-moi comment c'était quand tu avais ta ferme ! Tu avais des chiens ? Des chats ? Comment ça se passait avec les vaches ? Et tes jouets ? Tu en avais ? — Ah ! Mais écoute Florine, tu me casses les pieds ! Tu vois bien que je suis occupé. Je devrais t'écrire un livre, au moins je serai tranquille ». Et pourquoi pas après tout ? Étrangement, cette idée s'imposa rapidement comme une évidence pour moi. Les enfants ont le droit de savoir d'où ils viennent, de connaître leurs racines, ce n'était pas de la curiosité mal placée. Elle voulait savoir quels étaient mes jouets ? Ils étaient divers et chacun était unique, car nous les fabriquions. L'un des plus notables était un cheval de bois que ma mère avait réalisé. La crinière et la queue étaient taillées dans une peau de lapin tandis que les roues étaient découpées à la scie dans une bûche bien ronde. Les yeux, enfin, étaient choisis parmi de jolis boutons. Pour les filles, ma mère confectionnait de belles poupées qu'elle habillait de robes. Mon frère et moi participions à créer certains de nos jouets. Avec du fil de fer et une pince, nous reproduisions des machines agricoles ; faucheuses, moissonneuses et autres tracteurs prenaient vie entre nos mains. Et ils fonctionnaient... Quant aux autres distractions, nous n'en manquions guère. Nous avions un beau et grand terrain de sport avec un domaine de près de quarante hectares de champs, de prés et de bois. Mon père nous emmenait parfois à la chasse et nous pêchions des anguilles. Que pouvait-on encore désirer ?

Nos jouets servaient finalement peu, car nous n'étions pas casaniers. Mon père disait d'ailleurs que nous étions « élevés comme des poulets de grain », car nous passions nos journées « dans les rues ». En fait de rues, il n'y avait qu'une cour (entre l'habitation et ce que nous appelions l'écurie) et derrière, la cour des poules. Dès que nous savions marcher, nous étions à l'extérieur. La maison, c'était pour manger et dormir. Nous courions toujours après une poule ou un poulet auquel ma mère voulait faire un sort. Plus tard, nous réitérions la

cavalcade derrière une vache qui refusait de rentrer à l'écurie ou qui partait dans un champ interdit, un mouton égaré, un jeune perdreau, un cerf-volant ou un gros henneton. Mais il ne faut pas croire que nous passions notre temps à nous amuser ! Dès notre plus jeune âge, le travail de la terre occupait la plupart de nos journées. Dans les champs, à la saison du *roulage* des blés, avoines ou orges : le rouleau tiré par les bœufs parcourait toute la surface des parcelles. Cet instrument était surmonté d'une grande caisse en bois destinée à la récupération des grosses pierres restées à la surface du champ. Ces pierres auraient pu détériorer la lame de la moissonneuse à la récolte. Et c'était notre rôle, à nous les enfants, de suivre ce rouleau en ramassant les pierres. Nous parcourions ainsi des kilomètres entre le matin et le soir. Aujourd'hui, on appelle cette opération le tallage. La moisson, la fenaison et tant d'autres activités champêtres justifiaient notre présence dans les parcelles. Bref : nous étions constamment en mouvement. Ceci faisait dire à mon père : « *D'au sport ? Pourqué en faire à l'école ? Mes drôles¹ en f'sait assez dans télés champs* ».

1 Les jeunes garçons étaient appelés des « drôles » et les jeunes filles des « drôlesses ». Les citations en patois ont volontairement été retranscrites phonétiquement selon la volonté de Rolland Authier.

Les fermes d'autrefois

Nos campagnes – car nous considérons déjà qu'elles nous appartenaient – n'étaient pas encore défigurées par les remembrements, elles étaient à échelle humaine, composées de bois, de champs et de prés de petites dimensions. Ces parcelles étaient bien protégées du vent par des haies et irriguées par de petits ruisseaux. Ces exploitations faisaient souvent vivre deux générations, et ce, presque en totale autarcie. Notre cheptel² était composé d'une dizaine de vaches et de deux bœufs qui assuraient la traction des charrues et autres instruments aratoires. Les vaches nous donnaient le lait et les veaux, qui eux, étaient destinés à la boucherie. Dans les basses-cours batifolaient poules, canards, oies et pintades, tandis que des pigeons nichaient dans les murs. C'était également là que les hirondelles accrochaient leur nid à la belle saison. Enfin, nous possédions notre lot de cochons et de lapins. Notre propriété était entourée d'arbres immenses, que l'on n'avait jamais traités contre parasites ou maladies. Il suffisait de se baisser pour avoir un dessert. Les habitants produisaient eux-mêmes leur vin, leur cidre et leur huile de noix et notre jardin fournissait les légumes dont nous avions besoin. Il y avait tout à foison pour nourrir jusqu'à deux familles.

À cette époque, c'est-à-dire entre 1930 et 1950, la population rurale représentait soixante pour cent de la population nationale. Cependant, il faut préciser que ces habitants vivaient dans un total inconfort. Ceux qui avaient une « cabane au fond du jardin » ou une pompe pour remonter l'eau du puits étaient privilégiés. Les travaux étaient très pénibles. Les enfants faisaient des kilomètres pour aller à l'école, les pieds dans des sabots de bois. Cependant, personne ne se plaignait : la vie était ainsi. Les vacances scolaires étaient programmées au niveau national pour satisfaire les familles

2 Le cheptel est constitué de l'ensemble des animaux d'élevage possédés par un exploitant.

rurales, car les enfants étaient d'une aide précieuse pour les grands travaux d'été.

Dès l'âge de dix ans, les enfants sarclaient et désherbaient au côté des parents les longues lignes de betteraves ou de choux-raves. Les produits désherbants n'étaient pas connus. Qu'elles étaient longues ces lignes ! De temps en temps, la troupe s'arrêtait, chacun se relevait pour s'étirer le dos.

Les doryphores, eux, étaient traqués par les enfants sur les pommes de terre, mis dans des boîtes de conserve et les larves écrasées entre deux pierres. Là encore, pas d'insecticides. Seul le sulfate de cuivre était utilisé sur les pommes de terre et les vignes.

La garde des vaches était également assurée par les enfants. D'une façon générale, les enfants étaient à la disposition des parents dès qu'ils étaient physiquement aptes à effectuer ces tâches.

La terre travaillée avec amour produisait toutes les céréales, le seigle, l'orge, sans compter les innombrables variétés de blé... Dans la profession agricole, les vacances et les congés payés n'existaient pas. Les seules sorties se cantonnaient aux fêtes familiales (baptêmes, communions et mariages) et, une fois par an, les *frairies* dans les communes. Malgré toutes ces contraintes, les gens semblaient heureux, il en était ainsi... Il y avait encore de nombreuses occasions pour se réunir, car la plupart des travaux se faisaient en commun, c'était le cas pour le battage, la fenaison, les vendanges et les veillées en hiver.

L'harmonie régnait dans les microcosmes ruraux. À table, les parents étaient écoutés, mais nous avions tout de même droit à la parole et pouvions prendre part à une conversation, sans avoir la priorité... Ma mère servait tout le monde et les enfants n'avaient pas leur mot à dire sur le menu. À la fin du repas, mon père prenait la miche et, à l'aide de son couteau, taillait une épaisse tranche de pain que les chiens happaient la gueule grande ouverte.

Nous étions à l'ère des derniers laboureurs. En effet, quelques années plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, la grande révolution agricole allait dévorer nos modes